

PROBLÉMATIQUES DU GENRE GRAMMATICAL : L'EXEMPLE DE L'ACRONYME COVID-19

El Hadji Malick Sy WONE

Institut de français pour les Étudiants Étrangers (IFE)

Université Cheikh Anta Diop, Sénégal

malickwone@gmail.com

Résumé : La langue française connaît deux sortes de genre : le masculin et le féminin. Toutefois, il est des mots qui s'emploient avec les deux genres, d'autres qui changent de genre en fonction de leur sens ou de leur nombre. Bref, le mode de fonctionnement du genre grammatical (GG) en français est à la fois déroutant et intéressant. La pandémie qui frappe le monde depuis un certain temps porte un nom : Covid-19. Les péripéties de sa catégorisation générique constituent le point central de cet article.

Mots clés : Covid-19, genre grammatical (GG), masculin, féminin, destin générique, mot épïcène

Abstract: The french language has two types of gender: masculine and feminine. However, there are words that are used with both genders and others that change gender depending on their meaning or number. In short, the way the french language works is both confusing and interesting. The pandemic that has hit the world for a while has a name: Covid-19. The twists and turns of its generic categorization are the central point of this article.

Keywords: Covid 19, grammatical gender (GG), masculine, feminine, generic fate, epicene.

Introduction

La survenance de la pandémie du nouveau coronavirus en fin 2019 a eu - outre des répercussions sanitaires et économiques indéniables - des conséquences langagières et donc linguistiques inattendues sur les locuteurs du français. En effet, l'acronyme Covid-19 est entré par effraction dans le vocabulaire courant de la communauté francophone avec à sa suite une kyrielle de termes émanant du vécu d'avec le virus. Les expressions « être en quatorzaine », « gestes barrière », « distanciation sociale », « distanciation physique », « transmission communautaire », les verbes « confiner », « déconfiner », les substantifs « confinement », « déconfinement » sans parler des slogans « Restez chez vous », « Soyez prudents », « Portez vos masques » constituent les éléments discursifs les plus récurrents du champ communicationnel ayant trait à la maladie. Et à côté de cela, il y a eu également la problématique de la question du genre à apposer devant le vocable Covid-19. Et c'est au regard de tout cela, que cette présente étude ambitionne d'analyser l'équation générique (masculin ou féminin ?) suscitée par le fameux sigle. Aussi reviendrons-nous d'abord sur les points prépondérants de la notion de genre

grammatical, ensuite nous jetterons un coup de projecteur sur la problématique posée en évoquant l'usage initial des premières semaines et enfin l'arbitrage de l'Académie française et ses conséquences.

1. La notion de genre grammatical (GG)

Il existe deux types de genre : le genre naturel et le genre grammatical (GG). Le premier renvoie à la catégorisation mâle/femelle chez les humains, les animaux et voire les plantes. Le second est purement linguistique et se focalise exclusivement sur les objets. La chercheuse Patrizia Violi l'évoque dans la citation ci-dessous :

Le genre, en tant que catégorie grammaticale, remplit essentiellement une fonction de classification des objets que la langue doit désigner. Son origine étymologique [...] renvoie au concept de « classe » ou « type », donc à un concept [...] qui n'est pas immédiatement lié à l'opposition masculin/féminin.

Patrizia Violi (1987, p.15)

De même, nombreuses sont les langues qui octroient aux choses une appartenance « genrée ». Le français en fait partie et détient principalement deux classes : le masculin et le féminin. Néanmoins, selon Robert Tocquet (2001, p.17), lorsqu'un « pronom ne désigne ni une personne, ni un animal, ni une chose, on peut dire qu'il est du genre neutre. C'est le cas des pronoms il, le, ceci, cela dans les expressions suivantes : il fait chaud ; je vous le dis, ceci ou cela me convient. ». Aussi arrive-t-il que des études intègrent le genre neutre dans leur descriptif des variantes génériques du français. Cependant, elles sont largement minoritaires. Et en outre, Patrizia Violi a constaté que la distribution des genres est moins diversifiée dans les langues indo-européennes comparées aux autres familles linguistiques :

Dans de nombreuses langues du groupe bantu, le système de classifications est infiniment beaucoup plus complexe. Ces langues, dites « langues à classe », rendent pertinentes, avec des formes grammaticales différenciées, les oppositions sémantiques comme liquide/solide, grand/petit [...]. Elles arrivent, dans certains cas, à un système de classification ayant seize genres différents.

Patrizia Violi (1987, p.17)

Par ailleurs, signalons que le genre grammatical (GG) n'est pas universel. Une langue comme l'anglais, par exemple, ignore ce type de construction linguistique. De plus, nous faisons partie de ceux qui pensent que le mode de fonctionnement du GG est arbitraire. En effet, pourquoi « la table » et non pas le contraire ? Aucun linguiste ne pourra donner les raisons exactes d'un tel choix. C'est la langue française qui fonctionne de la sorte sans que l'on puisse savoir réellement pourquoi. Pascale Andriamamonjy (2000) explique ainsi cet aspect :

Cependant, s'il n'existe aucune règle d'application systématique permettant de déterminer le genre d'un nom, on observe un ensemble de régularités sémantiques, morphologiques et phonologiques. D'un point de vue morphologique, on observe [...] que les noms composés d'un verbe et d'un nom sont généralement masculins (portemonnaie). De même, les noms dérivés en -isme et -asme sont masculins (socialisme, enthousiasme) alors que les noms dérivés en -ade et -ude (dérobade, solitude) et les diminutifs en -ette sont féminins (maisonnette) [...], les noms en -ade sont généralement féminins [...].

Pascale Andriamamonjy (2000, p.423)

Toutefois, des universitaires ayant travaillé sur le sujet ont théorisé l'existence d'une certaine rationalité dans la distribution du genre des substantifs de la langue française. Et d'aucuns ont même tenté d'élaborer des méthodes d'acquisition et de compréhension du mécanisme optionnel des genres en français, ciblant en priorité les apprenants hors sphère francophone. En effet, pour les allophones non-francophones, la maîtrise des codes régissant le genre grammatical (GG) constitue l'une des difficultés majeures dans leur apprentissage du français. Souvent, ils sont déçus quand on leur affirme qu'il n'y a ni code ni règle pour guider leur choix entre le masculin et le féminin ; et que seuls le temps et une fréquentation assidue du français permettront à la longue d'y voir clair.

S'agissant des locuteurs natifs, de nombreuses hypothèses ont été soulevées pour essayer de saisir ce que Guillaume Jeanmaire (2010, p.71) appelle la « démarche intuitive d'assignation du genre par le natif ». Selon lui, il y a une somme d'indices (sémantiques, morphologiques, phonético-graphiques) qui orienteraient le locuteur natif. Cependant, ce système d'indices n'est pas toujours opérationnel. Et l'auteur, lui-même, reconnaît les faiblesses de sa proposition :

En l'absence d'indication contextuelle, donc en l'absence de stimuli, le locuteur-scripteur natif pourra hésiter ou commettre des fautes de genre pour des noms commençant par une voyelle ou un h muet [...], tels arche, octave, horoscope, [...]. En outre, certains indices contextuels peuvent induire des fautes. [...] La démarche intuitive du natif montre donc des limites [...].

Guillaume Jeanmaire (2010, p.74-75)

En somme, le genre grammatical GG -en dehors du fait qu'il n'intègre pas toutes les langues du genre humain- présente des visages différenciés en fonction de celles qui l'adoptent. En effet, des médiums comme le persan, le chinois ou le japonais n'expriment pas de manière péremptoire la distinction entre les deux genres. En revanche, les « langues à classe » évoluent dans un grand foisonnement générique. Le français, quant à lui, se détermine génériquement en fonction du masculin et du féminin.

1.2 Masculin/Féminin : duo ou duel ?

Techniquement, la langue française féminise ses substantifs de trois manières différentes. Premièrement, en modifiant la terminaison du mot masculin (un boulanger/une boulangère, un lapin/une lapine, etc.). Ce type de fabrication est le plus fréquent. Deuxièmement, en convoquant un autre mot qui n'a rien à voir avec le nom masculin (veau/génisse, jars/oie, sanglier/laie, etc.). Et enfin, troisièmement, en utilisant les termes « mâle » ou « femelle » pour faire la distinction entre les deux genres. Cela s'applique surtout chez certains animaux (une souris mâle – une souris femelle ; un rossignol mâle – un rossignol femelle, etc.).

Par ailleurs, il existe en français des mots dits « épicènes ». Schématiquement, ce concept renvoie aux termes qui peuvent être utilisés à la fois au masculin et au féminin sans que cela ne soit une faute. Par exemple, on peut dire indifféremment un (ou) une après-midi. Les mots comme mémoire, physique, voile, journaliste, politique, manœuvre, etc. - en fonction des réalités sémantiques qu'ils véhiculent - peuvent s'utiliser au masculin ou au féminin. Il existe même des vocables qui au gré de leur nombre (singulier/pluriel) changent de genre. Amour, orgue et délice en sont une illustration. Bref, ce sont ces types de mots qu'on nomme « épicène ».

Historiquement, en français, les normes grammaticales et linguistiques ont davantage valorisé le masculin que le féminin. Le masculin qui l'emporte toujours sur le féminin (même si le nombre plébiscite le féminin), le fait que le féminin soit considéré comme la forme marquée... Tout cela a participé de manière consciente ou non au cantonnement du féminin au second plan dans la manière de pratiquer la langue. La spécialiste Patrizia Violi (1987, p.29) parle de « genre subalterne [...] à la lecture de la théorie linguistique ». Cette situation est certainement due au fait que les règles qui gouvernent le français ont toujours été façonnées et décrétées par des hommes. Dans une tribune publiée le 12 janvier 2017, Marc-Antoine Gervais de l'université McGill affirmait ce qui suit :

Sa dénomination (le masculin) porte à croire que le féminin doit ployer sous son joug viril. C'est ce qu'ont édicté les linguistes aux XVIIe et XVIIIe siècles en énonçant la règle selon laquelle « le masculin l'emporte sur le féminin ». La justification [...] reposait sur la hiérarchie des sexes - le masculin étant plus « noble ». Or, on enseigne toujours cette règle dans nos écoles. La dénomination actuelle des genres grammaticaux, impropre, force les enseignants à affirmer la primauté du masculin sur le féminin.

Marc-Antoine Gervais (2017)

Cependant, depuis un certain temps, des mutations s'opèrent (la féminisation des noms de profession par exemple) et de plus en plus des voix (féminines surtout) s'élèvent pour réclamer une démocratisation générique de la langue française. Et cela ne peut que susciter des interrogations légitimes quant à la portée et la pertinence de telles revendications. Et parmi les propositions qui se sont le plus fait entendre, il y a « l'écriture inclusive ». Celle-ci, pour des raisons d'égalité homme/femme (ou femme/homme, c'est selon...), propose trois conventions (et non trois règles) pour faire passer son idéal linguistique :

- Accorder en genre les noms de fonction, titres, grades et métiers
- Eliminer le H majuscule de « Homme » désignant tous les humains
- Usage du féminin et du masculin (en recourant aux mots épiciques, en utilisant l'énumération par ordre alphabétique, etc.)

Toutes ces idées agitées, même si elles ne font pas encore l'unanimité, témoignent d'un profond changement d'époque auquel n'échapperont pas nos modes d'usage du français. Le sigle Covid-19 l'exemplifie éloquemment.

2. COVID-19 : genre masculin, féminin ou mot épicique ?

2.1 *Le masculin, l'usage initial*

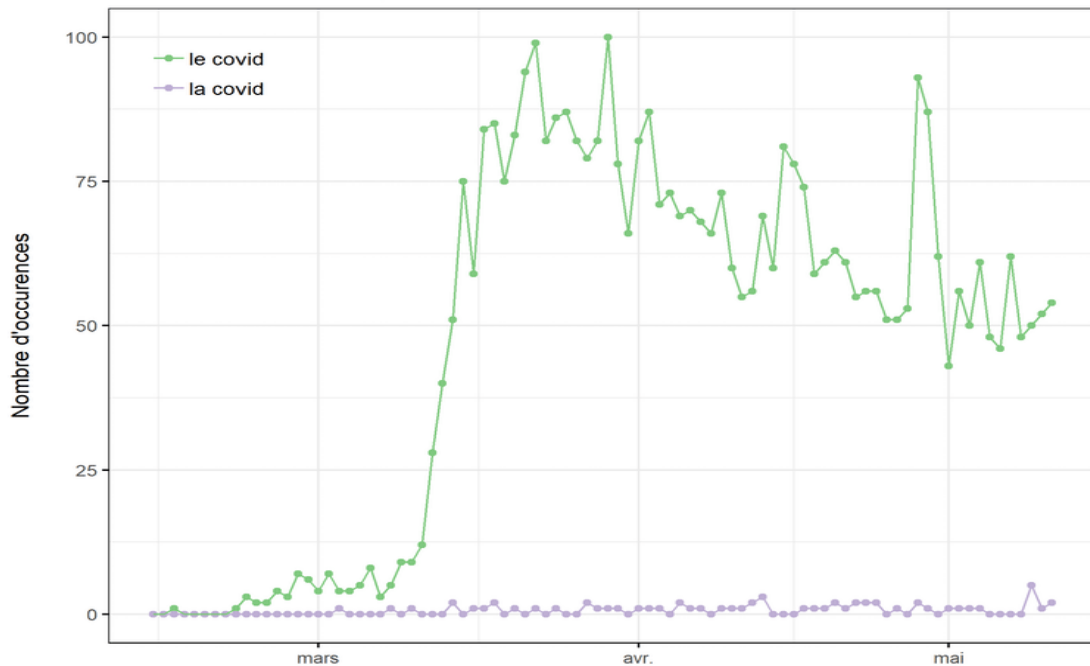
Durant les premières semaines de la pandémie, l'emploi du masculin devant le vocable Covid-19 était largement majoritaire dans tout l'espace francophone. Et l'on avait même fini par croire que l'usage avait résolu la question et qu'il ne restait plus que l'acquiescement de la norme. Les raisons de ce choix « matinal » émaneraient de l'emploi antérieur et récurrent du mot coronavirus qui est masculin et renvoie en même temps à une réalité sémantique similaire. En effet, avant l'emploi (presque généralisé) du mot Covid-19, les journalistes et beaucoup d'usagers du français utilisaient surtout le terme coronavirus ou même son diminutif Corona, qui est (par exemple) jusqu'à présent très récurrent dans le langage populaire sénégalais. Ensuite, la lenteur liée à la diffusion officielle d'une norme claire et précise dès l'avènement de la maladie - en rapport avec le genre à adopter - a également contribué au recours massif du masculin.

En tout état de cause, les médias, les personnalités publiques et les locuteurs lambda du français avaient majoritairement opté durant les premiers mois du « virus mondialisé » pour « le Covid-19 » et non « la Covid-19 ». Et d'ailleurs, l'étude comparative¹ entre les internautes français et canadiens, quant à l'usage du masculin ou du féminin entre le 14 février et le 14 mai 2020, le confirme sans ambages. Et nous pensons que si cette vérification ponctuelle avait été étendue à tout l'espace francophone, les résultats n'auraient pas variés. En effet, en France, les données recueillies nous renseignent sur le très faible usage du féminin : le taux n'atteint même pas les 10%, contrairement l'emploi du masculin qui culminait à 100% vers la fin du mois de mars 2020. Les courbes suivantes (verte/masculin ; bleue/féminin) retracent les contrastes constatés au cours de cette période :

¹ Présentée par Mathieu Avanzi le 18 mai 2020 sur <http://www.slate.fr/>

Fréquence de 'le covid' et 'la covid' en France sur la période 14 fév.-14 mai 2020

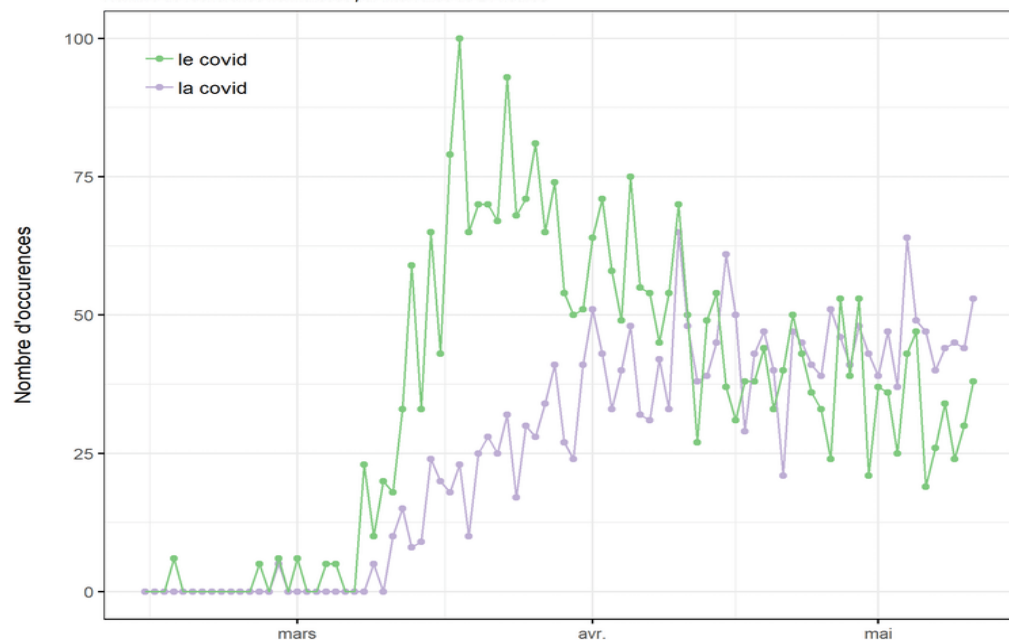
Nombre de recherches normalisées par intervalles de 24 heures



Source: Données collectées via Google Trends

Fréquence de 'le covid' et 'la covid' au Canada sur la période 14 fév.-14 mai 2020

Nombre de recherches normalisées par intervalles de 24 heures



Source: Données collectées via Google Trends

Au Québec, la convocation du féminin est beaucoup plus forte qu'en France. Mais ce n'est qu'au début du mois de mai qu'il parvient à surclasser le masculin, sans que ce dernier ne tombe en désuétude. Les résultats notés au Canada s'expliquent principalement par le fait qu'ils ont été les premiers à avoir clairement et « officiellement » choisi le féminin. En outre, certains linguistes

s'interrogent sur une possible influence du bilinguisme québécois par rapport au choix opéré.

Pour notre part, la première raison évoquée reste la plus plausible. Ainsi, dans le sillage féminin adopté par l'OMS (Organisation mondiale de la santé), beaucoup de médias francophones du Canada ont changé de cap générique. Cet extrait, tiré d'un article publié sur *Radio-Canada*, revient là-dessus :

Jusqu'à la semaine dernière, le terme Covid-19 [...] était généralement employé au masculin. Puis, à la fin de la semaine, le Covid-19 est soudainement devenu la Covid-19. Que s'est-il passé ? Dans une fiche linguistique publiée vendredi dernier à l'intention des employés de Radio-Canada, Nathalie Bonsaint, conseillère linguistique-terminologue, a indiqué que le terme Covid-19 était féminin et a recommandé au personnel de Radio-Canada de l'utiliser de cette façon. Dans la note de la fiche, on apporte la précision suivante : « l'OMS emploie Covid-19 au féminin. Il est en effet plus logique d'employer le terme au féminin, car le nom complet est maladie à coronavirus 2019. Par conséquent, on dira et on écrira "la Covid-19" [...], plutôt que "le Covid-19", pour se conformer à la décision de l'OMS.

Radio-Canada 10/03/2020

Et durant la même période, l'Office québécois de la langue française (OQLF), sur une fiche de son *Grand dictionnaire terminologique*, enjambra le pas des médias québécois en conseillant lui aussi le féminin. Quid de la fameuse Académie française ?

2.2 L'arbitrage de l'Académie française

L'Académie française, après l'OMS et l'OQLF au mois de mars, se fera enfin entendre le 07 mai 2020 en ces termes dans sa rubrique « *Dire, ne pas dire* » son site internet :

Covid est l'acronyme de corona virus disease, et les sigles et acronymes ont le genre du nom qui constitue le noyau du syntagme dont ils sont une abréviation. On dit ainsi la S.N.C.F. (Société nationale des chemins de fer français) parce que le noyau de ce groupe, société, est un nom féminin, mais le C.I.O. (Comité international olympique), parce que le noyau, comité, est un nom masculin. Quand ce syntagme est composé de mots étrangers, le même principe s'applique. On distingue ainsi le FBI, Federal Bureau of Investigation, 'Bureau fédéral d'enquête', de la CIA, Central Intelligence Agency, 'Agence centrale de renseignement', puisque dans un cas on traduit le mot noyau par un nom masculin, bureau, et dans l'autre, par un nom féminin, agence. Corona virus disease – notons que l'on aurait pu préférer au nom anglais disease le nom latin morbus, de même sens et plus universel – signifie 'maladie provoquée par le coronavirus "virus en forme de couronne"'. On devrait donc dire la Covid 19, puisque le noyau est un équivalent du nom français féminin maladie [...].

Académie française

L'arbitrage ainsi effectué ne passera pas inaperçu dans les pays ayant « en partage la langue française ». Les titres de journaux suivants en témoignent :

- « Le » ou « la » Covid ? *L'académie française s'en mêle* (Les Echos, 12-05-2020, France)
- *Dire « le » ou « la » Covid ? L'académie française rend le verdict* (lefaso.net, 11-05-2020, Burkina Faso)
- « Le » Covid ou « la » Covid : *l'Académie française tranche pour le féminin* (Libération, 12-05-2020, France)

Et même le célèbre journal britannique, *The Guardian*, n'a pas été en reste : « *“La Covid” : coronavirus acronym is feminine, Académie Française says* ». Et il est vrai que pour les locuteurs de l'anglais (langue qui ignore la notion de genre grammatical), de telles précisions « vétilleuses » prêtent toujours à sourire. En Afrique noire francophone, où l'Académie demeure toujours respectée par les officiels et beaucoup d'intellectuels, le virage vers le féminin s'est fait du jour au lendemain sans beaucoup d'hésitation. Cela dit, la décision de l'institution parisienne suscitera quand même quelques polémiques et controverses. En France, chez les locuteurs natifs, les réactions ont été souvent moqueuses et défiantes sur les réseaux sociaux à l'encontre de la vieille gardienne de la langue française. Par exemple, voici l'interrogation sur twitter de l'universitaire Laélia Véron :

Certes l'Académie française est à côté de la plaque. Mais cela ne répond pas à la question : pourquoi cette prise de position a suscité tant de réponses qui assumaient de se moquer de l'Académie, alors que d'habitude, on l'écoute même quand elle a des prises de position bien plus à côté de la plaque ?

Laélia Véron 16/04/2020

Pour notre part, nous affirmons que tous les grammairiens savent que la norme (les règles édictées par les spécialistes) ne pourra jamais supplanter l'usage (la manière de s'exprimer des gens). Et l'historique propos de Vaugelas, datant du 17^e siècle, est là pour nous le rappeler : « l'usage est le seul maître de la langue ». Ce que nous voulons dire, c'est qu'encore une fois l'Académie française a manqué de souplesse et s'est enfermée dans ses lourdeurs habituelles. Nous pensons modestement qu'elle aurait dû ouvrir des fenêtres au lieu d'en fermer. Car, on peut décréter une norme tout en arrondissant les angles. Autrement dit, à défaut d'entériner le masculin majoritaire, elle aurait pu accepter les deux usages. Et le résultat de cette surdité à l'usage est qu'au finish des divergences verront le jour au sein de l'espace francophone de la France à l'Afrique noire en passant par le Maghreb. Au Sénégal, par exemple, un journal (*Le Quotidien*) ayant librement choisi le masculin trouve nécessaire d'expliquer et de justifier son choix à ses lecteurs par le biais de la note suivante placée à la première page de l'organe :

L'Académie française a décidé de féminiser le terme Covid-19 alors qu'une bonne majorité des médias en France et à l'étranger, suivant l'usage courant, en avaient déjà adopté le masculin. Cette position a entraîné une

belle cacophonie, qui fait que plusieurs organes de presse balancent entre l'utilisation courante, et le langage académique. Le Quotidien, à l'instar de la majorité des médias français, a tranché en adoptant souverainement le genre masculin. Ainsi, dans nos articles, les lecteurs trouveront « **Le Covid** » au lieu de « **La Covid** ». Cela n'est pas de l'obstination, mais juste une volonté de s'adapter à un usage courant qui, majoritaire, a fini par s'imposer.

Le Quotidien, 12-08-2020, n°5239

Les réactions sur les réseaux sociaux d'Afrique francophone n'ont pas manqué de piquant et de virulence. En effet, si certains proposent purement et simplement l'abandon du français au profit de l'anglais et accusent la France de tous les péchés d'Israël, d'autres ont davantage insisté sur le « ridicule » de l'acte normatif en versant délibérément dans le registre grossier :

Regardez-moi ça. Quelque chose qui est né homme, vous décidez de le transférer en femme. Ça c'est quoi ça ? En tout cas, même si vous arrivez à lui couper les couilles, vous ne pourrez pas lui creuser un v... Donc ça ne va pas marcher. Espérons qu'au moins, sans ses couilles, il arrête de se reproduire. Juste pour rire. Cryspin Laoundiki, <http://www.lefaso.net>, 11-05-2020

Enfin, pour finir, signalons la révélation surprenante faite par Frédéric Martel le présentateur de l'émission dominicale *Soft Power* sur France Culture. En effet, selon lui, il n'y aurait pas eu de vote pour décider du genre du vocable COVID-19 ; pis beaucoup d'académiciens n'étaient même pas au courant de la note publiée sur « *Dire, ne pas dire* ». Le chroniqueur Pierre Ropert rapporte ainsi les propos de son collègue :

J'ai mené ma petite enquête et j'ai interrogé cinq académiciens. Aucun d'entre eux n'a été invité à donner son avis sur ce sujet par l'Académie française. Certains ont même appris par ma bouche les décisions de leur académie. [...] D'ailleurs, aucune réunion tout court n'a eu lieu à l'Académie française depuis le 17 mars. Les positions de l'Académie française ne sont donc pas celles des académiciens et bien plus probablement du seul secrétaire perpétuel [...]. C'est là, justement, le problème de l'Académie française et ce qui lui fait perdre chaque jour un peu de sa crédibilité.

Pierre Ropert (2020)

Conclusion

Les variations de genre sont une vieille pratique de la langue française. L'histoire de ce médium nous a appris que les différences sociales, régionales, économiques et intellectuelles sont souvent à l'origine de « désaccords » langagiers. Le débat sur la réforme de l'orthographe n'est toujours pas clos en raison des points de rupture entre contempteurs et apologistes de cette équation quasi insoluble. A cela s'ajoutent les exigences de l'écriture inclusive et les sorties souvent impopulaires de l'Académie française. Par ailleurs, l'évolution

des mentalités et les métamorphoses socio-économiques génèrent des répercussions sur la manière de parler des usagers : la féminisation des noms de profession - vers la fin du siècle dernier et l'entame de l'actuel- semble avoir été entériné sur tous les territoires francophones. Et s'agissant du vocable Covid-19, notre pronostic est qu'il est destiné à être un mot épicène. L'acronyme est (et restera à coup sûr) porteur des deux genres. Nous pensons que le masculin et le féminin seront invariablement utilisés en Europe francophone (France, Belgique, Suisse) et dans les pays arabes francisés (le Maghreb et le Liban). Et il se pourrait même que le masculin finisse par prendre le haut du pavé sur ces territoires cités. Par contre, le féminin sera fortement audible au Québec. De même qu'en Afrique noire francophone, zone des locuteurs dociles du français pour qui ce médium symbolise encore et toujours la langue du maître, de la science, du pouvoir et de l'ascension sociale. Ainsi, pour la majorité d'entre eux, les directives des Immortels de Paris devront être rigoureusement appliquées. D'autant plus que les enfreindre signifierait « commettre une faute de français » ; ignoble écart qu'un intellectuel subsaharien digne de ce nom ne saurait se permettre. Donc, mieux vaudra être sous le parapluie de l'Académie française. Enfin, ultime précision, étant donné que tout mot n'est que le reflet d'une réalité abstraite ou concrète, il va de soi le/la Covid-19 quittera le champ de notre vocabulaire courant, dès que la science viendra à bout de cette pandémie.

Références bibliographiques

- ANDRIAMAMONJY Pascale. 2000, « Le rôle du genre grammatical au cours de la reconnaissance de noms », in *L'année psychologique*, vol. 100, n°3, pp 419-442.
- AVANZI Mathieu. 2020. « Les leçons linguistiques de la crise du coronavirus », in [//www.slate.fr](http://www.slate.fr)
- GERVAIS Marc-Antoine. 2017. « Confusion entre genre grammatical et sexe », in [//www.ledevoir.ca](http://www.ledevoir.ca)
- JEANMAIRE Guillaume. 2010. « Vox populi vox Dei ? L'identification du genre grammatical en français », in *Langue française*, n° 168, pp 71-86.
- LAOUNDIKI Crispin Masneang. 2020. « Dire le ou la Covid-19 ? L'académie française rend le verdict », in [//www.lefaso.net](http://www.lefaso.net)
- ROPERT Pierre. 2020. « Doit-on dire le ou la Covid-19 ? », in [//www.franceculture.fr](http://www.franceculture.fr)
- TOCQUET, Robert. 2001. *Comment avoir une orthographe qui mène au succès*. Paris : Edinter SA.
- VERON Laélia, (16/05/2020), Twitter : @Laélia_V
- VIOLI Patrizia. (1987), « Les origines du genre grammatical », in *Langues*, n°85, pp 15-34.
- LE Quotidien. (12-08-2020), « Le ou la Covid-19 », n°5239, p1, Sénégal. [//www.academie-francaise.fr](http://www.academie-francaise.fr), (07/05/2020), « Le Covid-19 ou La Covid-19 » in Rubrique « Dire, ne pas dire » [//www.radio-canada.com](http://www.radio-canada.com), (10/03/2020), « COVID-19 est un terme féminin, et voici pourquoi on vous a dit le contraire ».